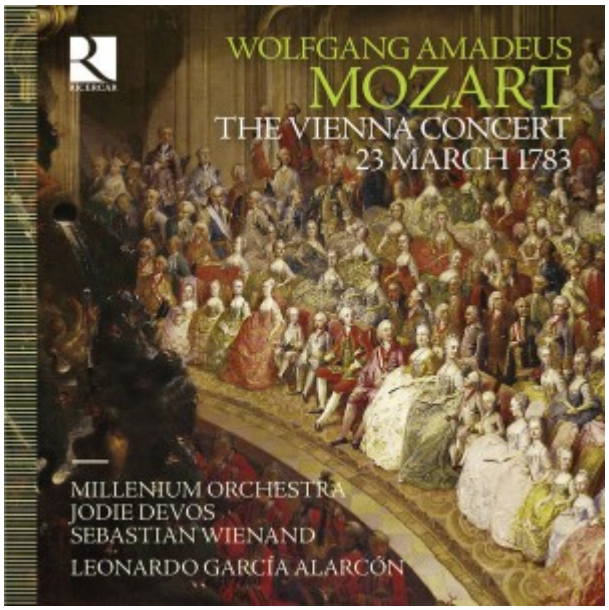
CD, compte rendu critique. MOZART : the Vienna concert, 23 march 1783 / Académie du 23 mars 1783. Millenium, Jodie Devos. LGA : Leonardo Garcia Alarcon (2 cd Ricercar, 2015-2016).

CD, compte rendu critique. MOZART : the Vienna concert, 23 march 1783 / Académie du 23 mars 1783. Millenium, Jodie Devos. LGA : Leonardo Garcia Alarcon (2 cd Ricercar, 2015-2016). Voilà un programme historiquement passionnant qui rétablit l'activité voire la suractivité de Mozart à Vienne ; dévoile les qualités et premières limites du nouvel orchestre **Millenium** créé par **Leonardo Garcia Alarcon** ; surtout, met en lumière le relief ardent et agile de la jeune soprano belge **Jodie Devos**, talent incontestable, clair, intense, à suivre désormais.



CD1. Saluons la vivacité de l'orchestre nouvellement constitué par LGA (Leonardo Garcia Alarcon) mais la pétulance orchestrale jouée allegro vivace comme une ouverture festive, gomme toutes les nuances plus suggestive, or Mozart n'est pas qu'un savant magicien, c'est aussi un connaisseur de l'âme humaine et toutes ses partitions recèle

cette part d'ombre et d'introspection qui indique les grands interprètes… On note ça et là, rien qu'une ambition démonstrative parfois, brouillonne dans l'exposé de l'éloquence aristocratique de cet Allegro introductif de la Haffner, noté pourtant « spirito ». Puis, heureusement, **l'air d'Illia**, prière tendre, miroir d'une âme pure et amoureuse pour Idamante, le fils bientôt à sacrifier sur l'ordre de son père Idomeneo. D'ailleurs en véritable héroïne, Ilia est une combattante par amour, osant interrompre le rituel du sacrifice afin de sauver celui qu'elle aime ; tel personnage plus complexe qu'on ne le croit, entre fragilité et loyauté, est défendu par un soprano clair, parfois un peu affecté, trop linéaire, celui de la jeune **Jodie Devos**. Le caractère est là : timbre clair, angélique… ; mais la ligne mozartienne manque de naturel, trop contournée, avec un maniérisme vibré qui nuit à la tendresse inscrite dans ce personnage du seria de Mozart (créé deux ans avant l'Académie viennoise, soit en 1781). L'élégance vocale souffre d'un manque de profondeur – dans la continuité d'un drame lyrique mis en scène, cette posture trop poseuse manque terriblement de naturel ; or, au contact de la chanteuse et immergé dans les enjeux de la situation psychologique (tendresse et affection de la jeune femme), l'orchestre gagne en ciselure émotionnelle.
Par contre, dans l'air qui suit, « **Parto, m'affreto** », surgit en un effet de contrastes, techniquement assumés et poétiquement très justes, les vertiges inquiets voire angoissés (entre Sturm und Drang et Empfindsamkeit), de l'amoureuse sombre et tragique Giunia (**Lucio Silla**, premier seria de Mozart, créé en 1772, et contemporain du Faust de Goethe) : de fait, l'orchestre exprime admirablement la coupe syncopée, lumineuse, mordante et si palpitante, finalement très empfindsamkeit de l'écriture d'un Mozart qui plonge le spectateur dans le cœur de l'héroïne, quitte à en dévoiler la panique intérieure : l'élégance de l'écriture s'associe à une sensibilité doloriste d'une pudeur sincère, directe, dont la franchise et la vérité n'appartiennent qu'à Mozart et à nul autre. Soliste et instrumentiste éblouissent ici par leur

fusion émotionnelle; Giunia, cœur aimant et fidèle jusqu'à la mort (pour son époux Cecilio), affirme une constance aguerrie contre le sort : le tyran Lucio Silla, épris de la belle, menace son époux. La vérité et la sincérité inscrites dans la partition prépare aux grandes héroïnes à venir, celles ici classiques et pourtant déjà romantiques : figures où fusionnent amour et mort, en un courage transcendant (Constanze de L'Enlèvement au sérail, Pamina de La Flûte Enchantée) ; il reste bouleversant que les héroïnes de Mozart, frappées par la menace et la barbarie, loin d'être contraintes par la peur, affirme a contrario une audace et une force morale spectaculaire : tel est le miracle mozartien, révéler la puissance des sentiments les plus nobles. Ce qui est parfaitement assimilé par Julie Devot dans cet air, associant recitatif ciselé et air aux vocalises à risques… tension, abattage, nuance et feu constant fondent la valeur de la performance.

Le programme souhaite mettre l'accent sur l'activité opératique du symphonisme mozartien et sur l'ampleur orchestrale des airs lyriques. Vaste ambition qui n'est pas si originale que cela : la chef Debora Waldman et son propre orchestre désigné « Idomeneo » osait déjà rapprocher tout ce qui permet le rapprochement des deux écritures chez Mozart, lyrique et symphonique.

Belle verve de l'ouverture de fait opératique du Concert KV415, joué ici sur un pianoforte d'après Walter – Vienne, 1795 : jeu tout en virtuosité du pianofortiste (Sebastian Wienand), au délié souvent aimable. Le manque de nuances, surtout de pudeur comme d'éclairage intérieur font cruellement défaut là encore. L'Adagio montre aussi le peu de tendresse qui émane de la sonorité de l'orchestre : trop lisse et sans guère d'abandon nostalgique. D'une façon générale, la prise de son assène un orchestre surpuissant (comme pressé par une urgence décalée ici), creusant le déséquilibre avec l'instrument soliste qui doit pour compenser forcer le trait.

Pourtant le pianoforte sait caresser, nuancer, colorer dans la suggestion et la gradation… Pour saluer la scène, dernière oeillade du pianofortiste : une Gigue enlevée, parfois trop martelée, infligeant des forte à la limite de la rupture. Dommage.

Jodie Devos : jeune mozartienne coloratoure à suivre



CD2. Le diamant de cette seconde partie et qui la rend mémorable, demeure l'air sublime « **Mia Speranza adorata** » **KV 416**, très proche par sa gravità pudique, où l'amour pourtant blessé triomphe par sa pureté d'intonation, du climat intime et tragique du dernier seria à venir : La Clemenza di Tito (1791). La franchise des aigus, l'abattage plus ciselé et précis de l'articulation, la mise en avant du verbe douloureux (avec cette unisson voix/hautbois, surgissant en second plan) sont des plus délectables et la soprano coloratoure, aux aigus perçants, nets, timbrés s'impose à nous (enfin), conciliant virtuosité et intelligence incarnée, – sauf une justesse aléatoire parfois dans l'air et sa séquence finale. Mais l'intensité expressive et l'élégance pudique de la caractérisation de cet air d'adieux et de séparation, bouleversent par leur justesse poétique. D'autant que l'orchestre enfin assagi, adouci au diapason d'un sommet de pudeur nuancée, s'accorde à la sensibilité de l'interprète. **Jodie Devos**, -Lauréate et finaliste au Concours Reine Elisabeth de chant 2014-, fait actuellement une percée remarquée parmi les jeunes espoirs féminins du chant

francophone (elle est née en Belgique en 1988) : la jeune diva, qui s'inscrit dans le sillon de celle qui l'a précédée ici chez Mozart, Sabine Deviehle, chante Lakmé à l'Opéra de Tours, prochain défi attendu, à suivre évidemment sur CLASSIQUENEWS.COM. Mozartienne, Jodie Devos chantera prochainement La Reine de la Nuit (voir l'agenda ci après). La soprano belge fait partie des jeunes talents féminins distingués par classiquenews en cette fin 2016, avec la soprano elle aussi coloratoure, d'une séduction flexible, claire, angélique, la suisse Regula Mühlemann (superbe récital MOZART : ARIAS, chez Sony classical, où Regula Mühlemeann chante aussi Lucio Silla)

_____

CD, compte rendu critique. MOZART : the Vienna concert, 23 march 1783 / Académie du 23 mars 1783. Millenium, Jodie Devos. LGA : Leonardo Garcia Alarcon (2 cd RIC 361 Ricercar, enregistré en 2015-2016 – 53mn + 56 mn). **CLIC « découverte » de CLASSIQUENEWS de décembre 2016**.

_____

AGENDA



Jodie Devos chante Lakmé (chef d'oeuvre d'orientalisme romantique français de Léo Delibes, créé en 1883) **à L'Opéra de Tours,** aux côtés de Julien Dran (Gérald), Vincent Le Texier (Nilakantha) – première production lyrique à Tour sen 2017 : **les 27, 29, 31 janvier 2017** (sous la direction du nouveau directeur général et artistique de l'Opéra de Tours, Benjamin Pionnier).

RESERVEZ VOTRE PLACE POUR CET EVENEMENT LYRIQUE

Approfondir

VOIR notre **entretien vidéo avec Benjamin Pionnier, nouveau**

directeur général et artistique de l'Opéra de Tours, présentation de l'opéra Lakmé

Jodie Devos chantera ensuite **La Reine de la nuit** dans La Flûte enchantée à l'Opéra de Dijon, du 17 mars au 3 avril 2017), puis à Paris Opéra Comique, dans la recréation de **Le Timbre d'argent de Saint-Saëns, créé en 1877** : ouvrage fantastique et romantique, très original parce qu'il réserve le premier rôle à une danseuse (Raphaëlle Delaunay), et surtout offre la vision romantique française, version Saint-Saëns du pacte faustien (**9-19 juin 2017**). Jodie Devos chante le rôle de Rosa, aux côtés de l'Hélène d'Hélène Guilmette. Avec l'excellent baryton, fin et engagé, d'une musicalité exemplaire, Tassis Christoyannis (Spiridion)

CD, coffret événement. Compte rendu critique. Karajan: Official remastered Edition (100 cd, Warner Classics)

CD, coffret événement. Compte rendu critique. Karajan: Official remastered Edition (100 cd, Warner Classics). Warner, qui possède le riche catalogue d'EMI Classics, regroupe ici l'intégrale des enregistrements réalisés par le chef salzbourgeois Karajan pour les studios d'EMI alors piloté par Walter Legge, d'abord dans l'immédiat après guerre, soit dès 1946, quand le maestro en raison de ses accointances avec le parti nazi était interdit de salles de concert ; qu'importe il allait se tailler sa propre statue magistrale par le disque et

l’enregistrement. Ainsi Karajan enregistre un très vaste répertoire jusqu’en 1960. Puis, suit un second cycle plus récent, de 1969 à 1984. L’intégrale de 13 coffrets regroupe pas moins de 100 disques, dont chaque concert archive a été remastérisé. L’amateur comme le néophyte peut ainsi suivre la quête du son absolu qui porta Karajan toute sa vie : à Vienne donc déjà entre 1946 et 1949, à la tête des Wiener Philharmoniker ; à Londres avec le Philharmonia Orchestra (Messe en si de JS Bach avec Schwarzkopf ; Missa Solemnis de Beethoven, et les quatre derniers lieder de Strauss, idem) ; surtout la première (promise à de nombreuses autres suites pour Decca et deutsche Grammophon plus tard) intégrale des Symphonies de Beethoven, le cycle pilier et axial, ici enregistré avec le Philharmonia à Londres, entre 1951 et 1955 : le nerf, l’hédonisme, le son sculptural se définissent ici ; deux coffrets mettent l’accent sur les perles studio réalisées avec les grands solistes de l’heure, ceux des années 1948-1958 (Concertos pour piano de Schumann et Mozart avec Dino Lipati ; Concertos pour piano de Mozart et de Beethoven avec Walter Gieseking …) puis entre 1969-1984 (Mutter, Weissenberg,…) ; chef charismatique et inéluctablement lié au destin des Berliner Philharmoniker, Karajan étend toujours plus loins son formidable répertoire : les Russes (Moussorgski, Tchaikovski, Borodine, Balakirev et Stravinsky…); les Français (avec l’Orchestre de Paris : Debussy, Ravel, Bizet, Gounod, Berlioz, Franck…) ; les Tchèques (Smetana, Dvorak,…) ; Warner / Emi réédite enfin les Symphonies de Sibelius (2, 4, 5, 6 et 7) ; l’odyssée symphonique avec le Berliner Philharmoniker est largement illustrée, alternative à celle également enregistrée pour Deutsche Grammophon : voici pas moins de 4 coffrets berlinois indiquant la mesure d’un travail orchestral propre



aux années 1970-1980, devenu à juste titre exemplaire. Le champs artistique est large et le nombre des compositeurs, principalement des XIXè et XXè, affirme alors l'appétit de l'orchestre et de son chef nommé à vie : grands romantiques germaniques, Viennois fondateurs de l'écriture symphonique au XVIIIè/XIXè, : Brahms, Bruckner, Wagner, R. Strauss (1970-1981); Symphonies de Haydn, Mozart, Schubert (1970-1981); musique chorale de Haydn (Les Saisons), Beethoven (Missa Solemnis), Brahms (Ein Deutsches Requiem, 1972-1976, avec les solistes : Gundula Janowitz, Anna Tomowa-Sintow…); notre coup de coeur, outre la première intégrale Beethoven ci dessus mentionnée (fondatrice), demeure le coffret de 4 cd, dédié au plus grand compositeur symphoniste du XXè, aux côtés de Strauss et Mahler (que Karajan n'aborda qu'exceptionnellement : trop démonstratif pour sa pudeur autrichienne?) : Sibelius (1976-1981), soit les Symphonies 1,2, 4, 5 et 6, et les poèmes symphoniques En Saga, Le cygne de Tuonela, Suite Karelia, Finlandia, Valse Triste, Tapiola… Artistiquement, techniquement l'intégrale est historique. Incontournable.

CD, coffret événement. Karajan: Official remastered Edition (Warner Classics). 13 coffrets : 100 cd. Intégrale en coffret unique ou par coffret séparé. CLIC de CLASSIQUENEWS de décembre 2016.

Compte rendu, opéra. Paris,

Palais Garnier, le 4 décembre 2016. Gluck : Iphigénie en Tauride. Véronique Gens, Etienne Dupuis, Stanislas de Barbeyrac… Orchestre et choeurs de l'Opéra de Paris. Bertand de Billy, direction musicale. Krysztof Warlikowski, mise en scène

Compte rendu, opéra. Paris, Palais Garnier, le 4 décembre 2016. Gluck : Iphigénie en Tauride. Véronique Gens, Etienne Dupuis, Stanislas de Barbeyrac… Orchestre et choeurs de l'Opéra de Paris. Bertand de Billy, direction musicale. Krysztof Warlikowski, mise en scène. La première mise en scène d'opéra du metteur en scène polonais **Krysztof Warlikowski** revient à la maison qui l'avait commandé in loco en 2006. On se souvient aussi d'une prodigieuse mise en scène, néons et capharnaüm, mystique expressionniste du **Roi Roger que le metteur en scène présenta ensuite sur la scène de Bastille en juin 2009 : Lire notre critique ici**. La série de représentations de fin d'année 2016 d'Iphigénie en Tauride de Gluck est en l'occurrence dédiée à la mémoire du **regretté Gérard Mortier, ancien Directeur de l'Opéra (décédé en 2014)** et commanditaire de la production… devenue emblématique. 10 années ont passé : que reste-t-il de cette réalisation ? Une distribution d'acteurs-chanteurs rayonnante de musicalité, dirigée ici par le chef Bertrand de Billy. Un spectacle que Warlikowski dédie lui même à la Reine Marie-Antoinette ; soit

un événement d’une valeur artistique inestimable !

L’Iphigénie de Garnier : un concert de beaux timbres



La soprano française **Véronique Gens** interprète le rôle-titre de la Princesse Atride devenue prêtresse de Diane en Tauride après avoir été sauvée par la déesse quand son père Agamemnon voulait la sacrifier pour aider les Grecs à gagner la guerre de Troie. Cantatrice idéale pour un rôle en dignité et en sincérité, Véronique Gens campe une Iphigénie de grande classe, affirmant une performance impeccable, même si au début du premier acte, l’équilibre entre fosse et scène était fragile. Son air au IV: « Je t’implore et je tremble, O Déesse implacable ! » est un des rares moments de démonstration pyrotechnique vocale dans l’opus, interprété avec franchise et férocité, à l’effet d’exultation indéniable ! Le trio au III : « Je pourrais du tyran, tromper la barbarie » entre Pylade et Oreste, est un autre superbe moment lyrique, riche d’ambivalence et de sentiments partagés. Le duo de Pylade et Oreste qui suit : « Et tu prétends encore que tu m’aimes ! » est fabuleusement chanté par **Stanislas de Barbeyrac et Etienne Dupuis. L’Oreste du dernier a la diction parfaite et un timbre d’une beauté**

particulière (remarqué déjà par classiquenews dans le rare opéra Thérèse de Massenet). Le ténor français dans le rôle de Pylade est aussi un bijou en beauté et justesse ; sa performance musicale est un modèle d'héroïsme et de sentimentalité. Remarquons également les performances des seconds rôles depuis la fosse : excellentes **Adriana Gonzalez et Emanuela Pascu** en Diane et deuxième prêtresse respectivement, et surtout celle du jeune baryton polonais Tomasz Kumiega avec l'une des voix les plus alléchantes de la soirée (!).

Warlikowski : la sincérité qui dérange



Puisque l’œuvre de Gluck est en vérité une œuvre composite, avec une étonnante fluidité malgré ce fait, son aspect le plus impressionnant est théâtral. Gluck fournit à ses personnages des airs déjà écrits dans les années 50, et à son chœur, de la musique de ses ballets précédents, notamment Sémiramis de 1765. Le livret de Nicolas-François Guillard, d’après Guymond de La Touche, et d’après Euripide, est d’une grande efficacité dramatique. Sur ce terreau, l’homme de théâtre et artiste contemporain qu’est Warlikowski offre au public parisien une relecture des plus brillantes du livret, sinon LA plus brillante. Transposée dans une maison de retraite transfigurée, l’intrigue est en l’occurrence toujours celle de l’héroïne éponyme, soit Iphigénie, mais « réincarnée » sur la scène de Garnier, en tant que vieille femme hantée par son passé. Le commentaire évident sur la condition humaine cache derrière lui une pensée critique et une profondeur artistique rares dans notre contexte actuel enclin à l’abandon frivole et à la superficialité. La direction scénique est remarquable, à causer des frissons en permanence par la véracité dramaturgique et la clarté de l’intention. Tous les chanteurs sur scène font preuve d’un excellent, riche et complexe

travail d'acteur. Les figurants et acteurs embauchés sont également complètement investis dans la production, notamment l'Iphigénie muette de l'actrice Renate Jett, touchante et bouleversante, ou encore la Clytemnestre délicieusement mimée d'Alessandra Bonarota.

L'Orchestre de l'Opéra National de Paris sous la baguette du chef **Bertrand de Billy**, en dépit des soucis d'équilibre initial, se montre plein de brio et d'entrain. Les nombreux récitatifs accompagnés sont percutants et les effets spéciaux instrumentaux chers à Gluck sont joués solidement. Une fabuleuse occasion de redécouvrir ce chef d'oeuvre musical et théâtral, nourriture pour les sens et pour l'esprit ! Encore à l'affiche les 9, 12, 15, 19, 22 et 25 décembre.

Compte rendu opéra. Paris, Théâtre des Champs-Élysées, le 07 décembre 2016. Mozart, Don Giovanni, Stéphane Braunschweig (mise en scène), Jérémie Rhorer (direction), Le Cercle de l'Harmonie.

Compte rendu opéra. Paris, Théâtre des Champs-Élysées, le 7 décembre 2016. Mozart, Don Giovanni, Stéphane Braunschweig (mise en scène), Jérémie Rhorer (direction), Le Cercle de

l’Harmonie. C’est dans la magnifique salle du Théâtre des Champs-Élysées que **Stéphane Braunschweig** revient avec une mise en scène du Don Giovanni de Mozart, reprise d’un spectacle déjà créé avec succès en 2013. **Jérémie Rhorer**, à la tête de son orchestre : Le Cercle de l’Harmonie, est à nouveau dans la fosse pour l’accompagner dans cette production, de même que **Robert Gleadow** qui interprétait déjà Leporello dans la version antérieure.



C’est à travers le regard du valet fidèle, spectateur privilégié et complice (un peu malgré lui) des débauches de son maître, que **Stéphane Braunschweig** entraîne le spectateur dans la vie tumultueuse du héros libertin. Au son de l’ouverture et de ses premiers accords inquiétants, le rideau s’ouvre sur un tableau déconcertant : un Don Giovanni gisant

sur un brancard mortuaire, un Leporello accablé pleurant son maître, et des infirmières provocatrices affublées d'un masque de crâne, rodant telles les messagères de la Mort en attendant d'emporter leur proie dans les enfers. Mais pour Don Giovanni, ce n'est pas encore l'heure de rejoindre les flammes éternelles. Se redressant soudainement de sa couche, il batifole un temps avec les infirmières de la mort, avant de s'échapper par la fenêtre, tel l'amant surpris dans la chambre de sa maîtresse. Il laisse sur place un Leporello désemparé, qui entame alors le premier air de l'opéra comme si tout cela n'était finalement qu'un mauvais rêve, bien qu'étrangement prémonitoire…

Nous voilà donc transportés pour trois heures de dramma giocoso, au rythme trépidant des aventures de Don Giovanni. L'opéra est porté par un casting vocal solide dans l'ensemble, bien qu'inégal. **Myrtò Papatanasiu** s'empare sans peine des airs brillants dédiés à Donna Anna. Sa voix claire de soprano s'envole avec aisance dans les aigus, même si la jeune femme, peu crédible lorsqu'elle réclame vengeance, devrait sérieusement revoir son jeu de scène. De sa voix chaude et ronde, bien qu'un peu faible dans le registre grave, **Julie Boulianne** est très émouvante en Donna Elvira, femme amoureuse et trahie. Mais la plus convaincante est sans conteste **Anna Grevelius**, qui incarne une irrésistible Zerlina, pétillante et malicieuse à souhait.

Très convaincants Anna Grevelius (Zerlina) et Robert Gleadow en Leporello



Parmi les rôles masculins, **Marc Scoffoni** (Masetto) et **Steven Humes** (Le Commandeur) sont au rendez-vous : nets et justes, mais sans plus. En revanche, leur partenaire **Julien Behr** n'est malheureusement pas à la hauteur du rôle de Don Ottavio ce soir, en particulier dans l'air du premier acte « Dalla sua pace », où la voix du ténor montre quelques défaillances à plusieurs reprises. Dommage, car il est très touchant en fiancé désemparé, ne souhaitant que le bonheur de sa promise. De son côté, **Robert Gleadow** est un excellent Leporello, incarnant parfaitement celui qui apporte la touche d'humour à l'opéra, le giocoso dans le dramma. Menant toute la troupe tambour battant de sa profonde voix de basse, il est le véritable héros de la soirée, et vole la vedette au rôle-titre tenu par **Jean-Sébastien Bou**. Parfait sur le plan vocal, celui-ci ne parvient pas à nous emporter avec son Don Giovanni faisant pâle figure. Car tout l'intérêt du livret est l'ambiguïté apportée par le personnage : odieux et détestable par son libertinage sans foi ni loi, son incroyable pouvoir de séduction nous ensorcèle malgré tout. Les femmes tombent dans le piège de ses filets et les hommes envient secrètement une liberté et une licence qu'ils n'oseront jamais assumer (à l'instar de Leporello qui ne boude pas son plaisir lorsqu'il revêt les habits de son maître). Or, ici, point de séduction. Au lieu du jeune libertin « brûlant

la chandelle par les deux bouts », Don Giovanni s'apparente plutôt à un vieux lion sur le retour, cherchant à multiplier les conquêtes pour se convaincre qu'il n'a pas tout perdu de son charme. Bref, on ne se laisse pas séduire…

Dans la fosse, l'orchestre, sur instruments d'époque, est parfaitement en place. Malheureusement, il manque cruellement de subtilité dans l'accompagnement des chanteurs : très lourd, faible en musicalité, il se contente de jouer la partition sans y apporter la légèreté requise chez Mozart.

Enfin, la mise en scène, plutôt contemporaine de **Stéphane Braunschweig**, reste très sobre mais relativement efficace, avec des costumes simples et des décors minimalistes. Le système de panneaux tournant pour les changements de décors est bien pensé ; il apporte du mouvement à l'ensemble. On regrette néanmoins que la scène, où le noir et blanc domine, soit aussi sombre. Les masques de crâne et les quelques squelettes en vitrine accentuent encore un peu plus l'atmosphère angoissante, et nous rappellent que la Mort suit Don Giovanni de près. Le choix de présenter l'opéra à travers le regard de Leporello est intéressant. Cependant, tel un narrateur omniscient, sa présence presque permanente sur scène est étonnante, parfois même en contradiction avec le livret – car sa présence en continu, parfois ne fonctionne pas : là, il se cache dans un recoin ; là, il est à la fenêtre, et personne n'est surpris de le voir rôder même lorsqu'il devrait être ailleurs… Soit… à chacun de juger.

C'est donc un Don Giovanni manquant d'un soupçon de dynamisme et d'un grain de folie qui nous est présenté ce soir. Entre un héros bien fade, une mise en scène très sombre et un orchestre pesant, cette production n'est pas à la hauteur de ce qu'elle aurait pu être. Reste malgré tout certains personnages, notamment Leporello et Zerlina, qui parviennent à insuffler relief, vie et légèreté dans cet opéra… dont on attendait trop peut-être.

Compte-rendu critique, opéra. Paris, Théâtre des Champs-Élysées, le 7 décembre 2016. Mozart (1756-1791) : Don Giovanni. Stéphane Braunschweig (mise en scène), Jérémie Rhorer (direction), Le Cercle de l'Harmonie, Chœur de Radio France, Jean-Sébastien Bou (Don Giovanni), Myrtò Papatanasiu (Donna Anna), Julie Boulianne (Donna Elvira), Anna Grevelius (Zerlina), Robert Gleadow (Leporello), Julien Behr (Don Ottavio), Marc Scoffoni (Masetto), Steven Humes (Le Commandeur). **Encore à l'affiche du TCE Théâtre des Champs Elysées à Paris, jusqu'au 15 décembre 2016.**

Opera Fuoco à Shanghai

SHANGHAI, Opera Fuoco, David Stern, le 16 décembre 2016. David Stern poursuit son exploration de la lyre baroque, offrant en Chine, une nuit d'ivresse et d'extase – « One charming Night », impliquant l'ensemble de sa compagnie lyrique (Opera Fuoco), orchestre et troupe de chanteurs au service de Bach et de Purcell, dans le cadre du déjà 3è Festival de musique baroque de Shanghai.



Nuit baroque et enchanteresse à Shanghai… Pour cette soirée d'opéra, la compagnie lyrique Opera Fuoco, créée et dirigée par David Stern, présente sur la scène du Shanghai SYmphony Hall, un pastiche musical composé de deux œuvres majeures du répertoire baroque : **Fairy Queen de Purcell**, musique de scène écrite pour une pièce de théâtre inspirée du Songe d'une nuit d'été de Shakespeare, et la **Cantate 201 de Jean-Sébastien Bach** « Geschwinde, ihr wirbelnden Winde », la plus théâtrale des oeuvres écrites par le compositeur de Liepzig. Purcell, Bach : ainsi le XVIIè britannique s'accorde au XVIIIè spirituel, théâtral de l'immense génie de Leipzig. Rien ne fait fléchir l'audace du chef David Stern, premier à préserver la vérité du geste comme l'intensité poétique des intentions. On l'a vu l'an dernier dans Alcina, dans le même lieu, le maestro avec son orchestre et sa troupe de jeunes chanteurs, réactive le drame, insuffle une tension, polit les arêtes d'une action théâtrale et vocale, dont l'esprit n'a qu'un but : la vérité. C'est dire



les promesses de cette nouvelle production, temps fort du Festival baroque de Shanghai, événement musical dans la ville chinoise tentaculaire et qui chaque hiver, accueille ainsi tout un cycle de concerts et d'événements baroques. **Ce 16 décembre 2016**, la Compagnie lyrique Opera Fuoco présente aussi, autour du contre-ténor **Andreas Scholl**, les nouveaux jeunes chanteurs de la promotion 2016, soit une troupe de tempéraments pleins de feu et d'engagement… prêts à suivre le chef dans sa recherche d'accomplissement lyrique.

VOIR notre reportage « OPERA FUOCO, de Paris à Shanghai : missions et fonctionnement d'une troupe d'opéra »

Opera Fuoco à Shanghai / One charming night
Vendredi 16 décembre 2016, 20h
Shanghai Symphony Orchestra Hall (Shanghai, Chine)
Dans le cadre du 3è Festival Baroque de Shanghai

NUIT ENCHANTERESSE… Dans une forêt enchantée, Titania et Oberon se chamaillent, comme à leur habitude, à propos cette fois de musique. Oberon souhaite écouter la musique de Phoebus, céleste et aérienne, tandis que les amis de Titania réclament les sons dansants et festifs de Pan. Afin de trouver un compromis entre les deux royautés, Puck suggère d'organiser une joute musicale.
C'est ici que Fairy Queen de Purcell et la Cantate profane de Bach se retrouvent liés. Cette «charmante nuit» se sert de l'œuvre de Bach comme d'une pièce dans la pièce. Phoebus devient le défenseur d'Oberon et Pan se bat pour la musique favorite de Titania. La dispute se termine au lever du soleil, Titania cède et Oberon se réjouit de la victoire de Phoebus.

Programme :

Jean-Sébastien Bach :
Cantate BWV 201 Geschwinde, ihr wirbelnden Winde

Henry Purcell :
Fairy Queen (extraits)

Distribution :

Contre-alto – Andreas Scholl
Soprano – Axelle Fanyo
Mezzo-soprano – Inès Berlet
Mezzo-soprano – Majdouline Zerari
Ténor – Etienne Duhil de Bénazé
Ténor – Martin Candela
Baryton – Alexandre Artemenko

Opera Fuoco
David Stern, direction

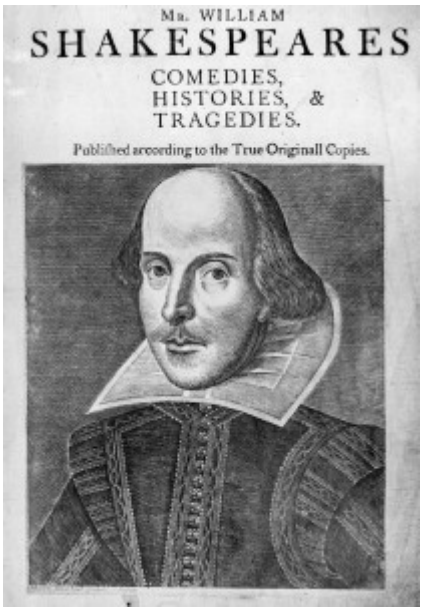
REPORTAGE VIDEO : Opera Fuoco, De Paris à Shanghai (décembre 2015)

LIRE aussi notre compte rendu complet d'Alicia de Handel par Opera Fuoco et David Stern, Shanghai, décembre 2015



OPERA FUOCO, grand reportage vidéo. Orchestre, troupe de chanteurs et aussi laboratoire lyrique où les jeunes talents apprennent le métier… OPERA FUOCO, créé par le chef d'orchestre DAVID STERN, est un collectif conçu pour le chanteur et l'opéra, toutes les formes d'opéra. Comment fonctionne l'Atelier lyrique d'Opera Fuoco ? Quels sont les objectifs et les enjeux, défendus depuis la création de l'ensemble par son fondateur, le chef David Stern ?… Opera Fuoco, de Paris à Shanghaï. GRAND REPORTAGE VIDEO par le studio CLASSIQUENEWS.COM (Réalisateur : Philippe Alexandre PHAM)

Grand concert Shakespeare



TOURS, Gd Théâtre. Concert Shakespeare, les 10 et 11 décembre 2016. Pour célébrer les 400 ans de **William Shakespeare** en 2016 (le dramaturge et poète élizabéthain est mort en 1616), l'Opéra de Tours propose un exceptionnel concert symphonique, soulignant combien l'harmonie produite par la musique reste essentielle dans le théâtre shakespearien. Musique apaisante pour le duc Orsino dans La nuit des rois (composée par Purcell), musique amoureuse pour Roméo et Juliette (référence à la musique, propice à l'effusion des choeurs dans la scène du balcon, acte II), sans compter les accents fantastiques et surnaturels pour Macbeth, The Tempest (La Tempête) et A Midsummer Night's Dream (Le Songe d'une nuit d'été), comme les climats plus tendus, proches de la folie dans Otello. Qu'il ait imaginé dans le déroulement de ses propres pièces des intermèdes musicaux, ou que les compositeurs s'inspirent des héros shakespeariens, à l'opéra, la musique et Shakespeare pose une équation propice à bien des développements. L'intérêt du programme est la sélection des pièces retenues, d'essence principalement symphonique, véritable poèmes dramatiques, ou opéras pour instruments dont beaucoup seront une découverte heureuse, tels l'Othello de Dvorak, le Macbeth de Sullivan, La Tempête de Tchaikovsky et de Sibelius, aux côtés de la plus connue Symphonie dramatique « Roméo et Juliette » de Berlioz. Les 10 et 11 décembre 2016, c'est à une sublime immersion symphonique, éclectique, inédite à laquelle convie l'Opéra de Tours, nouvellement dirigé par **Benjamin Pionnier.**

En 1888, Sir Arthur Sullivan compose la musique de scène de la reprise de la pièce de Shakespeare, **Macbeth**, alors mise en

scène par Henry Irving. L'ouverture amorcée par 3 grands coups (ceux du destin tragique que les sorcières prédisent à Macbeth s'il suit les intentions de son épouse pour assassiner le roi d'Ecosse Duncan…) évoque le climat fantastique et surnaturel qui imprime à la pièce, son caractère envoûtant et sauvage (même le fantôme de Banquo, l'ex ami de Macbeth qu'il fait assassiner lui aussi, paraît dans l'esprit de plus en plus fou du meurtrier)… Très efficace, l'écriture de Sullivan éclaire son génie de la composition dramatique sur un sujet hautement épique et tragique voire lugubre, alors que Sullivan est surtout connu pour ses opérettes délurées, légères et insouciantes.



A partir de la pièce amoureuse et elle aussi tragique, **Roméo et Juliette** écrite en 1597 par Shakespeare, le romantique **Berlioz**, passionné comme Verdi par le théâtre shakespearien, imagine malgré l'antagonisme insoluble qui oppose leur deux familles, Montaigus contre Capulets; un couple de jeunes amants, éperdus, inspirés par une grâce qui dépasse leur condition terrestre ; musique envoûtante et d'une sensualité tendre, qui fut créé à Paris en 1839 au Conservatoire de Paris, où était présent Wagner, totalement saisi par la force du drame berliozien. En Juliette, Hector n'a cessé de voir l'ombre de l'actrice admirée, aimée : l'irlandaise Harriet Smithson qui lui inspira aussi la trame de sa Symphonie Fantastique de 1830 (l'aimée inaccessible). La partition captive aussi par sa forme, toujours nouvelle voire expérimentale de la part de Berlioz : malgré la présence et le rôle important des voix, non pas cantate, ni opéra, mais « symphonie dramatique », d'un nouveau genre et plutôt ambitieuse (dont les effectifs purent être rassemblés grâce à l'aide financière concrète du virtuose

Paganini), c'est à dire symphonie avec choeurs, solos de chant et prologue en récitatif choral,… rien de moins pour honorer le génie de Shakespeare (et aussi respecter en 6 sections, son plan dramaturgique). L'orchestre installe un climat propre, chante l'amour des deux amants tragiques. Clé de voûte de l'ensemble, la 3è scène d'amour où, après que les Capulets sortent de la fête, laissant Roméo et Juliette s'abandonner à leur étreinte, les instruments (surtout les violoncelles) sont seuls les plus aptes à exprimer le sentiment qui unie les deux coeurs passionnés.

Créée le 19 décembre 1874, **la Fantaisie symphonique, La Tempête de Tchaikovski** s'inspire de la pièce éponyme de Shakespeare. On y retrouve les agissements du mage Prospero qui bien qu'exilé dans son île reculée, commandant aux éléments de l'air (Uriel) et de la terre (Caliban), suscite une tempête au large qui conduit un bateau à faire naufrage sur ses côtes : c'est justement le navire du prince Ferdinand de Naples, son propre frère… Située entre Roméo et Juliette et Hamlet, la Fantaisie La tempête synthétise toutes les forces en présence, celles produites par la magie de Prospero (les flots déchainés, le naufrage, l'esprit engagé d'Uriel et de Caliban…) mais aussi les épisodes qui échappent évidemment à l'activité du magicien démiurge : entre autres, l'amour naissant entre Ferdinand et la fille de Prospero, Miranda.
Dans l'ouverture de concert **Othello de 1892, Dvorak** s'intéresse au développement tragique de l'amour : tendre, puis suspicieux enfin criminel, une métamorphose cynique qui pilote le cœur et l'esprit du Maure, capable car manipulé par Iago, de tuer jusqu'à sa propre épouse adorée, Desdemone…
Poète de la nature, et symphoniste exigeant, **Sibelius** compose une musique de scène pour la pièce **La Tempête** de Shakespeare, lors d'une représentation donnée en 1926. Contemporaine de son dernier poème symphonique Tapiola, la partition de La Tempête indique les derniers éléments de l'esthétique sibélienne : synthèse, épure, mystère… où harpes et percussions dessinent en demi teintes, la figure énigmatique du créateur destructeur

Prospero. Ici l'ombre et l'allusif supplantent toute autre forme musicale. Et si Prospero était Sibelius lui-même, mage et sorcier, pilotant l'orchestre jusqu'à l'inaudible et l'ineffable ?



Nul doute que le chef irlandais **Robert HOULIHAN**, d'une sensibilité filigranée, saura conduire les instrumentistes de l'**Orchestre Symphonique Région Centre Val de Loire / Tours** au delà des nuances et des accents habituels, répondant au raffinement de pages orchestrales parmi les plus suggestives et contrastées qui soient. Le genre du poème symphonique, de la Symphonie dramatique ou de l'ouverture comme de la Fantaisie pour orchestre exige de nouveaux défis qui devraient dans ce programme en particulier, enrichir encore l'expérience de l'orchestre, et susciter l'attention du public par de nouvelles colorations dans la texture orchestrale. Depuis 1989, Robert Houlihan enseigne pendant 2 semaines d'août, au sein de la Sherborne Summer School of Music, en Angleterre, aux côtés de George Hurst qui fut le professeur et le maître de **Benjamin Pionnier**, nouveau directeur général et artistique de l'Opéra de Tours.

TOURS, Grand Théatre / Opéra
Concert SHAKESPEARE 2016
Samedi 10 décembre 2016 à 20h
Dimanche 11 décembre 2016 à 17h

1ère partie
Sir Arthur Sullivan : Macbeth, Overture
Hector Berlioz : Scène d'amour de Roméo et Juliette
Piotr Illitch Tchaikovsky : La Tempête, fantaisie symphonique d'après Shakespeare – Op.18

2ème partie
Otto Nicolai : Les joyeuses commères de Windsor (Ouverture)
Anton Dvořak : Othello (Ouverture de concert) – Op.93
Jean Sibelius : La Tempête – Op.109 (extraits)

Orchestre Symphonique Région Centre / Val de Loire / Tours
Direction musicale : Robert HOULIHAN

Réservez votre place :
Téléphone réservations : 02 47 60 20 00
theatre@ville-tours.fr
www.operadetours.fr

_____

LIRE aussi notre **présentation des temps forts de la nouvelle saison 2016 – 2017 de l'Opéra de Tours**

Illustrations : 2 portraits de William Shakespeare, Robert Houlihan (DR)

GENEVE. CONCOURS INTERNATIONAL 2016 de CHANT: le ténor David Fischer récompensé



GENEVE. CONCOURS INTERNATIONAL 2016 de CHANT : à l'issue de la soirée de finale (4 décembre dernier), **le ténor allemand David Fischer (25 ans)** a été récompensé. En l'absence d'un premier prix 2016, c'est le jeune ténor allemand David Fischer qui a été distingué en 2016, recevant ainsi pour cette édition **le Deuxième Prix**. Le Troisième Prix ex aequo a été remis aux chanteuses : Marina VIOTTI (Suisse) et Seung Jick KIM (Corée du Sud).

Solistes en lice de la **DEMI FINALE** :

M. Seung Jick KIM – 26 ans, Corée du Sud

Mme Marie PERBOST – 27 ans, France

M. David FISCHER – 25 ans, Allemagne

Mme Marina VIOTTI – 30 ans, Suisse

TOUTES LES INFOS SUR LE SITE du Concours de Genève 2016 :

http://www.concoursgeneve.ch/sections/voice_2016?a=collapse194

Déroulé des épreuves :

http://www.concoursgeneve.ch/sections/voice_2016?a=collapse182

Recrutements. LYON, CNSMD. Le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Lyon recrute en décembre 2016 : 6 postes sont à pourvoir.

Recrutements. LYON, CNSMD. 6 postes à pourvoir… Le Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Lyon recrute en décembre 2016 : 6 postes sont à pourvoir. En voici les énoncés génériques : 1 professeur de chant baroque (8h – temps non complet), 1 professeur de chant à temps complet, 2 professeurs de piano à temps complet, 1 professeur associé d'anglais à temps complet, 1 accompagnateur pour le département danse, à temps non complet.
Toutes les informations sur chacun de ces postes, la date limite d'envoi des candidatures et la date de concours sur le site du CNSMD de Lyon, Conservatoire national supérieur de musique et de danse de Lyon, page recrutement : **cliquez ici**
http://www.cnsmd-lyon.fr/fr-2/letablissement/recrutement

France 2 diffuse Les Puritains de Bellini



France 2. Bellini : Les Puritains, jeudi 29 décembre 2016, 1h05. Les Puritains sont la dernière offrande lyrique du compositeur sicilien, **Vincenzo Bellini**, grand invité de Rossini, pour la scène parisienne, alors qu'il séjournait dans la maison mise à sa disposition à Puteaux (le site originel n'existe plus, sauf le nom de la rue qui indique son emplacement, « rue Bellini ») : c'est d'ailleurs là qu'il mourra, laissant le milieu musical orphelin de son génie incontesté et inégalé dans **l'art du bel canto : rappelons que le bel canto est une technique vocale perfectionnée par Bellini dans ses opéras où le chanteur, technicien virtuose, doté d'une voix puissante et timbrée, est capable d'articuler avec finesse et souplesse toutes les nuances du texte** (**VOIR notre reportage le Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini, pour comprendre elles enjeux esthétiques de cet art vocal)**. Aujourd'hui rares sont les distributions capables de réunir quatre grandes voix, assez affûtées, souples et articulées pour relever les défis de l'art vocal romantique en question… De fait pour la création, quatre vedettes célèbres purent sur la scène du Théâtre Italien à Paris incarner les personnages principaux : la célèbre Grisi (créatrice du rôle d'Adalgisa dans Norma, alors interprété par Giudita Pasta), le ténor Rubini, Tamburini et Lablache. Dans l'Angleterre baroque du XVIIè, deux familles se déchirent (Puritains contre Royalistes), et point culminant de l'action,

la folie de l'héroïne, Elvira, (comme dans Lucia di Lammermoor de Donizetti), amoureuse trahie, sacrifiée qui paraît folle en une mélodie d'une éloquence suspendue alors inédite (au début du deuxième acte « Qui la voce sua soave… Vien diletto », soit la lente destruction psychique d'une jeune amoureuse broyée par la machinesociale qui tue toute idée d'un bonheur individuel s'il contredit la loi sociale et politique). En 1835, le tout Paris expire et s'enflamme pour les cantilènes, berceuses, romances crépusculaires et extatiques des Puritains, – admiratif d'un talent éblouissant fauché trop tôt; en premier lieu Chopin qui en déduit pour le piano, de nombreuses mélodies parmi ses plus sublimes.

JEUNES CHANTEURS ENGAGES, PERFECTIBLES. Pour cette nouvelle production, l'Opéra de Paris fait appel au talent de Laurent Pelly pour la mise en scène (un univers historique épuré, évoquant le lieu clos d'un enfermement, celui d'Elvira, mise à mort, lentement, pendant presque 3h de drame, surtout intérieur) et réunit une distribution cohérente sous la direction musicale de Michele Mariotti. **Maria Agresta** faisait à l'hiver 2013, ses débuts dans le rôle Bellinien à Paris. Puissance d'un chant présent qui cependant ofre une technique coloratoure bellinienne encore perfectible (imprécision des trilles et vocalises notamment). Mêmes qualités et limites pour **l'Arturo du ténor Dmitri Korchak** : beau timbre là aussi et engagement scénique mais technique et chant parfois instable (aigus tendus en manque de souplesse). Encore jeunes, les deux tempéraments devront reparaître ici dans les mêmes rôles pour mesurer les progrès belliniens acquis… entre temps, ils auront pu apprendre et se perfectionner auprès de leur ainé, **Michele Pertusi**, d'une longévité subtile, dramatiquement aboutie dans le rôle de Giorgio…

Distribution :

Les Puritains / I Puritani de Vincenzo Bellini
Melodramma serio en trois parties (1835)
Livret de Carlo Pepoli

Direction musicale: **Michele Mariotti**
Mise en scène et costumes: Laurent Pelly
Décors: Chantal Thomas
Lumières: Joël Adam
Chef du chœur: Patrick Marie Aubert

Elvira: **Maria Agresta**
Lord Arturo Talbot: **Dmitry Korchak**
Sir Riccardo Forth: Mariusz Kwiecien
Sir Giorgio: **Michele Pertusi**
Sir Bruno Roberton: Luca Lombardo
Enrichetta di Francia: Andreea Soare
Lord Gualtiero Valton: Wojtek Smilek

Orchestre et Chœur de l'Opéra national de Paris
Enregistré en décembre 2013 à l'Opéra National de Paris (Bastille)

Durée : 2h40mn
Année 2013
Réalisation : François Roussillon

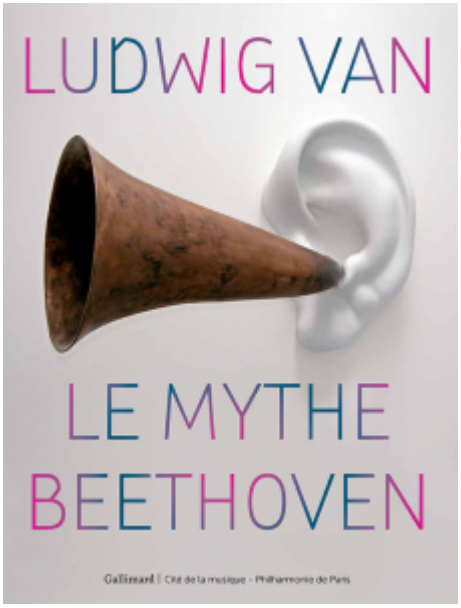
France 2. Bellini : Les Puritains (Opéra Bastille, 2013). Jeudi 29 décembre 2016, 1h05.

LIRE AUSSI notre **dossier spécial sur l'opéra Les Puritains de Bellini, l'opéra romantique italien à Paris…**

LIRE AUSSI notre **compte rendu de la production des Puritains de Bellini à l'Opéra Bastille à Paris avec Maria Agresta (novembre 2013)**

VOIR notre reportage le Concours international de Bel Canto Vincenzo Bellini, pour comprendre elles enjeux esthétiques de cet art vocal)

EXPOSITIONS. Paris, Philharmonie : Ludwig Van… : le Mythe Beethoven… jusqu'au 29 janvier 2017. RECEPTION DU MYTHE BEETHOVEN…



EXPOSITIONS. Paris, Philharmonie : Ludwig Van… : le Mythe Beethoven… jusqu'au 29 janvier 2017. RECEPTION et AVATARS DU MYTHE BEETHOVEN… Du 14 octobre 2016 au 29 janvier 2017, la Philharmonie de Paris dédie son espace d'exposition à Ludwig van Beethoven, l'année qui vient (soit 2017), étant par ailleurs l'occasion de célébrer les 190 ans de sa disparition. C'est sous une approche originale que l'on revisite cette fois le « mythe Beethoven ». Car plutôt que de retracer une énième fois la vie et l'œuvre du compositeur, l'exposition nous confronte à l'influence prodigieuse qu'il a eu sur les artistes du monde entier, bien au-delà du domaine de la musique, depuis le XIXe siècle jusqu'à nos jours. Au fil du parcours, on découvre un Beethoven hors du temps, devenu un symbole, une référence incontournable jusque dans les revendications politiques, voire dans l'industrie de la consommation.

DES SA MORT EN 1827… Déjà à sa mort en 1827, le compositeur jouissait d'un prestige incroyable auprès de ses contemporains. La première salle de l'exposition regorge ainsi

de témoignages, de croquis et autres masques pris dans l'instant sur son lit de mort. Ses funérailles auront attiré une foule considérable, parmi laquelle se trouvait alors le jeune Franz Schubert. Porte-flambeau au sein du cortège, le compositeur était tant intimidé par son illustre aîné qu'il n'aura jamais osé l'aborder de son vivant. Mais même la mort ne saurait occulter l'aura du génie. De compositeur admiré, Beethoven passe progressivement au rang d'icône, presque de dieu, voué parfois à un véritable culte de la part des artistes de tout bord.

À travers les salles suivantes, on est subjugué de voir à quel point la figure de Beethoven est omniprésente dans les arts, aussi bien la musique que la peinture, la sculpture, la littérature, ou même encore dans des domaines plus récents tels que la photographie ou le cinéma. Tantôt, c'est son œuvre qui est source d'inspiration, en particulier ses symphonies, dont l'écoute insuffle un fort pouvoir de création. Tantôt, c'est la figure même de Beethoven que l'on retrouve, soit directement sous les propres traits du compositeur, soit à travers la figure du héros ou de l'artiste romantique. Et que dire de la salle consacrée au célèbre masque pris sur le vif réalisé par Franz Klein en 1812 : sculpture, peinture, pastel, lithographie, eau-forte, photographie et même couverture de revue, depuis sa création jusqu'à nos jours, autant de variations autour de ce masque sans cesse repris, parfois détourné, sous toutes ses formes.

IMAGE POLITIQUE FEDERATRICE… Mais l'énergie créatrice de Beethoven ne saurait se limiter au domaine artistique. Car ses œuvres possèdent un fort pouvoir fédérateur, et trouveront une résonance particulière en politique. Ainsi, à l'instar des grands hommes de l'histoire capables de rassembler des nations entières, il est celui à qui on dédie encore aujourd'hui de nombreux monuments, constructions de pierres ou temples de papier, projets avortés qui ne verront le jour que dans l'imagination des artistes.

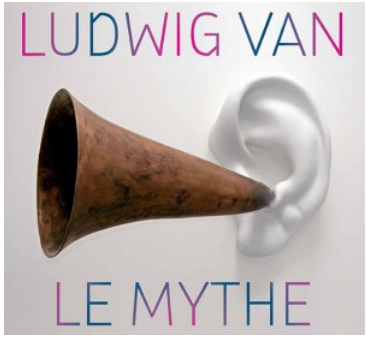
PARCOURS SONORE… À côté du parcours visuel, constitué d'une riche collection d'objets, le visiteur bénéficie d'un parcours sonore varié : tout au long de l'exposition, un audio-guide permet d'écouter des extraits d'œuvres de Beethoven bien sûr, mais également d'autres compositeurs, ainsi que des textes récités, lettres et autres témoignages, venant à propos illustrer les œuvres exposées.
La déambulation à travers les salles est ponctuée de plusieurs animations plus ou moins interactives : un recoin pour écouter posément l'Allegretto de la Symphonie n° 7, un autre dédié à l'orage de la Pastorale (agrémenté d'effets de lumière symbolisant les éclairs, et d'un guide d'écoute interactif), ou encore un espace cinéma diffusant des extraits de films dont la bande-son reprend les œuvres du compositeur. A ne pas manquer, le dispositif d'écoute solidienne (par conduction osseuse) qui permet d'expérimenter une autre forme d'audition et, en fin de visite, un écran tactile nous invite à deviner les emplacements des monuments dédiés au compositeur dans le monde entier.

RESERVES… Cependant, à vouloir trop en faire, le parcours n'échappe pas aux habituels inconvénients fréquemment rencontrés lors des expositions consacrées à l'univers de la musique, en particulier celui de la pollution sonore. En effet, la libre diffusion d'extraits musicaux dans les salles gêne parfois l'écoute plus intimiste de l'audio-guide.
De plus, face à la multitude d'objets présentés, on s'éloigne par moment de l'objectif premier de l'exposition. Certes, la richesse de la collection est indéniable, mais certaines œuvres, manquant d'un réel contenu explicatif quant à leur création, ne sont pas toujours replacées dans le thème du « mythe Beethoven ». On assiste ainsi à une surenchère d'objets, qui relève presque plus du bric-à-brac que d'un parcours d'exposition. On pense notamment à la salle « Têtes tragiques et monde intérieurs », où se succèdent les sculptures ressemblant de près ou de loin à la figure de Beethoven, mais où le lien avec celui-ci, n'est souvent

explicite que dans le titre de l'œuvre…

Au final, cette exposition est donc avant tout une expérience visuelle et auditive qui, sans assouvir la soif de connaissance du visiteur, réjouira ses yeux et ses oreilles. L'absence de contenu informatif est compensée par la grande richesse des œuvres présentées. En particulier l'émouvante salle des fétiches et reliques, dans laquelle le visiteur peut admirer certains objets appartenant jadis au compositeur, depuis son violon jusqu'à son cornet acoustique, son bâton de marche, et même des mèches de ses cheveux ! Indéniablement l'exposition parisienne nous apprend une chose, c'est que le mythe Beethoven est loin de s'éteindre, car le compositeur continue de fasciner et d'inspirer, encore de nos jours, les artistes du monde entier.

_____



EXPOSITIONS. Ludwig van… Le Mythe Beethoven, Philharmonie de Paris, jusqu'au 29 janvier 2016. LIRE notre présentation de l'exposition, **LIRE aussi notre compte rendu de l'exposition** (Coédition Gallimard / Cité de la musique-Philharmonie de Paris : 184 pages – Format : 210 x 280 mm – 35€, ISBN : 9782070197354).